



Theoretical and Applied Linguistics@ro

Volume I, Issue 1, 2025, p. 321-328

ISSN 3119-8716; ISSN-L 3119-8716

DOI: 10.62229/talatroi/1_25/16

Liana POP¹

Book Review of:

SANDRINE ZUFFEREY ET JACQUES MOESCHLER, *Initiation à l'étude du sens. Sémantique et pragmatique*, 2^e édition, Ed. Sciences Humaines, 2025, 312 p., ISBN 978-2361069100

How to cite this review:

Liana Pop, review of Sandrine Zufferey et Jacques Moeschler, *Initiation à l'étude du sens. Sémantique et pragmatique*, Ed. Sciences Humaines, 2025 (2e édition), 312 p., in *Theoretical and Applied Linguistics@ro*, Volume I, Issue 1/2025, p. 321-328, DOI: 10.62229/talatroi/1_25/16.

Après avoir publié d'autres « introductions » – études ou livres, comme auteur unique ou en collaboration, en versions originales ou traductions, rééditions, etc. (*Introduction à la linguistique contemporaine*, A. Colin, 1997, 2009, 2014 ; *Introducere în lingvistica contemporană*, Ed. Echinox, 2005 ; *Introduction à la linguistique française*, 2003, 2015 ; *Initiation à la linguistique française*, 2010 ; *A társalgás cselei: bevezetés a pragmatikába*, Osiris könyvtár – Nyelvészeti, 2005 ; *Introduction to pragmatics*, 2007 ; *Introduction to semantics*, 2007 ; *Qu'est-ce que la pragmatique ? Signification linguistique et interprétation*, 2008 – Jacques Moeschler s'est associé en 2012 à Sandrine Zufferey afin de préparer un livre d'initiation à la sémantique et à la pragmatique. Et ce livre arrive en 2024 à sa deuxième édition.

Très méthodique, il l'est dans tous ses 14 chapitres, puisqu'il se veut en premier lieu didactique, incluant des *Questions de révision* après chaque chapitre et des *Corrigés* en fin de volume. Mais, à côté d'éléments

¹ Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca, liana.pop@ubbcluj.ro.



EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI
BUCHAREST UNIVERSITY PRESS

de définition pour les deux disciplines – une incursion basique – s'y ajoutent, pour la parution de 2024, beaucoup de mises à jour récentes, issues de l'utilisation de données empiriques dans l'approche de chaque thématique.

La *signification* des mots est dès le début mise en relation avec le *sens* et la *référence*, concepts appartenant, pour le premier, à la sémantique, et, pour les derniers, à la pragmatique. L'utilisation des mots dans différentes cultures et le processus de catégorisation tel que décrit par la psychologie cognitive introduisent à la problématique, très disputée, du *relativisme linguistique* (pp. 29-33).

Le chapitre sur la sémantique lexicale débute par une notion plus courante dans les recherches que dans l'enseignement, celle des *primitives sémantiques* appartenant au langage de la pensée. Comme d'autres types d'approche, dans ce volume, l'*analyse sémiique* est décrite avec ses limites, s'ouvrant sur des *primitives conceptuelles*, difficiles à constituer en une liste universelle (p. 46). Par conséquent, les auteurs estiment que les approches qui pourraient expliquer la complexité des sens lexicaux seraient probablement celles décrivant les *relations* qui s'établissent entre les mots (hyponymie et méronymie, synonymie et antonymie, homonymie et polysémie), toutes des relations à même d'actualiser différentes *facettes* instables des mots (p.52). Une intéressante perspective, moins connue.

En ce qui concerne les *relations entre les propositions*, le chapitre qui leur est dédié définit la notion de proposition en termes formels (« une proposition est [...] un contenu de représentation complet », p. 58), par leur valeur de vérité et par des connecteurs. Dans cette perspective de recherche, on veut rendre compte du raisonnement naturel, tout en limitant le nombre des relations entre les propositions à 4 – conjonction (*et*), disjonction (*ou*), conditionnalité (*si... alors*) et bi-conditionnalité (*si et seulement si*) – et à un seul opérateur logique : la négation. Les notions d'implication et de présupposition sémantique sont exemplifiées par des structures linguistiques où une seule proposition est verbalisée, cas où les relations sémantiques sont impliquées par cette proposition verbalisée. La notion d'implication est illustrée non seulement au niveau de la signification linguistique (par ex. *un siamois* implique qu'il s'agit d'*un chat*), mais aussi, par exemple, à celui d'un dialogue, où les présuppositions respectives des participants s'actualisent sur base de fonds communs de connaissances (« La présupposition [...] est une information partagée, qui

constitue l'arrière-plan de la conversation », p. 67). La porte s'ouvre ainsi vers les notions connexes d'*implicature conventionnelle* et de *présupposition pragmatique*. Cette incursion est rendue explicite par les opinions de plusieurs logiciens et pragmaticiens qui se disputent, parfois, les définitions.

Le chapitre sur la *Sémantique des propositions* débute par une redéfinition de la proposition en termes sémantiques : « Une proposition est une unité sémantique décomposable. Elle est constituée d'un prédicat et d'un ou de plusieurs arguments, qui sont typiquement des expressions référentielles » (p. 73). « La référence – continuent les auteurs – est une propriété des expressions référentielles, celle de dénoter une entité du monde » (p. 74). En français, par exemple, ce sont les noms propres, les expressions définies, indéfinies, démonstratives et certains pronoms. Une prédication (par un verbe, un nom, un adjectif ou une proposition) est obligatoire pour former avec les expressions référentielles une proposition complète (p. 75). Après ces précisions sur la référence et la prédication, les auteurs passent en revue la théorie de la logique des prédicats, la sémantique des quantificateurs et les variables de prédicats, le carré logique, les quantificateurs et les relations de sens. Pour conclure que « Le lien entre logique et pragmatique montre que les significations logiques sont fondées sur des principes logiques forts, alors que les interprétations pragmatiques sont contextuellement variables », ce qui fait la différence entre *signification* et *usage* (p. 83). Enfin, une notion moins connue, celle de *coercion sémantique* est introduite pour nommer la frontière floue entre faits sémantiques et pragmatiques lors de l'interprétation.

Le chapitre *Sens et catégories* est une synthèse des phénomènes impliqués par la *catégorisation* ; ceci, en partant des référents qui peuvent former une catégorie et sur quels critères. Le premier, qui remonte à Aristote, exige que pour appartenir à une catégorie, les membres de celle-ci doivent tous satisfaire à des conditions nécessaires et suffisantes (CNS). Ce qui pourrait s'appliquer au mot *carré* (être une forme fermée et plate, comprendre 4 côtés de longueur égale et avoir uniquement des angles égaux). Ce serait une catégorie aux frontières clairement définies, comme d'ailleurs, en général, les catégories techniques et scientifiques. Or, il s'avère que – surtout dans les langues naturelles – certains référents dénommés par un même lexème, par exemple, *tasse*, ne répondent pas à cette exigence et peuvent souvent se confondre avec la catégorie des *bols*.

Par contre, une autre théorie répondrait mieux à ces cas de similitudes ; il s'agit de la *théorie du prototype*, qui se fonde sur la manière dont les humains « forment spontanément des catégories au quotidien » (p. 94). Dans ce modèle, les CNS sont remplacées par un critère plus vague, celui de la *ressemblance de famille*, qui conçoit les catégories comme des représentants plus ou moins similaires à leurs exemplaires prototypiques. La théorie linguistique tire son origine dans la psychologie cognitive, expérimentale, qui prouve, par exemple, que le meilleur représentant pour la catégorie *oiseau* serait presque unanimement indiqué comme étant un *moineau*, pour les *fleurs*, *la rose*, pour les *fruits*, *la pomme*, etc. Du moins dans nos cultures proches. Le problème est mis en rapport avec trois *niveaux de catégorisation* : le niveau de base serait le niveau préférentiel pour catégoriser les prototypes et où, le plus probablement, trouvent leurs noms les entités les plus présentes dans nos expériences (*chien, rose, sapin...*) ; le niveau supérieur est celui des catégories plus générales, super ordonnées aux catégories du niveau de base (*animal, fleur, arbre...*, respectivement) ; enfin, au niveau inférieur, les catégories subordonnées correspondraient aux races (*Dobermann*) et aux variétés (*la rose Reine Elizabeth, le sapin de Serbie...*). Mais la théorie du prototype n'est pas non plus sans faille, vu que, par exemple, elle ne peut pas rendre compte de certaines similitudes en fonction du contexte. Et c'est la *théorie du stéréotype*, plus ancrée dans le social, qui prendra en compte, entre autres, le niveau de connaissances des utilisateurs (experts ou non) pour la reconnaissance d'une catégorie. En résumé, le lecteur est laissé à la conclusion que la catégorisation est un phénomène beaucoup plus complexe pour qu'on puisse le caractériser par un seul modèle descriptif.

Le chapitre de *Sémantique cognitive* se consacre à un type particulier de catégorisation, principalement celui par l'analogie et, plus précisément, par des métaphores et métonymies, montrant que nos représentations ne sont pas fidèles au monde, mais passent par nos expériences corporelles (elles sont « incarnées »), spatiales, culturelles, et empruntent le vocabulaire à ces expériences. La preuve en est que nous parlons plus souvent par des métaphores et des métonymies et qu'on ne les « perçoit » plus comme telles, en transférant des mots d'un domaine à l'autre pour la simple raison que notre conceptualisation d'un autre domaine passe par ces mots. Ce sont « les métaphores de la vie quotidienne » (*Metaphors We Live By*) de

Lakoff and Johnson (1980), métaphores qui existent dans notre langage de tous les jours et qui n'ont rien de la créativité artistique. C'est ainsi qu'on peut dire en français – et je reprends les exemples des auteurs – *La bourse a coulé depuis hier*, *La menace plane dans la ville*, *Marie est au septième ciel*, *Un bébé est en route*, *Je suis au fond du trou*, etc. (pp. 110-111), sans que cela semble anormal aux locuteurs.

Le chapitre *Le sens en pragmatique : de la convention à l'inférence* essaie de clarifier ce que représentent les approches conventionnelles du sens (par exemple, le passage d'un acte direct à un acte indirect), avec les règles de Searle, et expliquant ces modalités de passage. Les règles principales de pragmatique cognitive de Grice y sont également détaillées, avec les maximes subordonnées au *principe de coopération*, mais aussi la *théorie de la pertinence* de Sperber et Wilson (1986), qui dit, en principe, qu'« on presuppose que la cognition humaine est orientée vers la recherche de la pertinence » (p. 134).

Pour arriver de *la signification de la phrase* au sens de l'énoncé, les auteurs tentent de montrer par quelles formes d'enrichissement cela se produit : la désambiguïsation de mots de la phrase qui est inférée de la phrase. Sont ensuite exemplifiées les *implicatures conventionnelles* de Grice, du type : *Jean est anglais, donc il est courageux*, avec l'implicature : *Tous les Anglais sont courageux* (p. 143). Quant aux *implicatures conversationnelles* décrites par le même auteur, elles exploitent les 4 maximes conversationnelles : de quantité, de qualité/véridicité, de relation/pertinence et de manière qui, si elles sont transgressées, doivent avoir recours au *principe de coopération* afin que les sens du locuteur puissent s'interpréter. Et ce principe exige que les locuteurs ajustent leurs contributions à la conversation en fonction de l'objectif et de la direction acceptés de l'échange verbal (p. 144). Plusieurs cas de violation de ces maximes acquièrent ainsi, dans la conversation, des sens interprétables par inférence : la sous-information, les tautologies, la métaphore, l'ironie, etc. Une des théories expliquant les interprétations préférées et leurs mécanismes est considérée être la *théorie de la pertinence* stipulant que les participants à une conversation arrêtent les procédures interprétatives au sous-ensemble d'hypothèses qui attribuent à l'énoncé la plus grande pertinence.

Le chapitre sur la *Pragmatique du discours* explique la notion de cohérence. Pour le type dit *local*, de *cohérence discursive*, les auteurs passent

en revue les relations d’élaboration, de contraste, de conséquence, de causalité, la condition, l’addition, la concession, la succession temporelle, la justification, etc., marquées ou non par des connecteurs inter-énoncés (p. 160). Quant à la *cohérence globale*, elle ressort dans la possibilité de reconnaître le thème général d’un discours ou un *script*. (p. 161). Pour ce qui est de la notion linguistique de *cohésion*, elle est décrite comme incluant des expressions référentielles, anaphores, ellipses, temps verbaux et les connecteurs (comme *parce que*, *lorsque*, *tant que*, *si...*), ces derniers rendant explicites les relations de cohérence (p. 166). Le sens de ces expressions linguistiques est de type pragmatique, *procédural*, donnant des indications pour l’interprétation, s’opposant au sens sémantique, de type *conceptuel*. Ce même chapitre explique la notion de structure de l’information, caractérisée, en fonction des cadres théoriques, par des termes distincts : *l’information ancienne* vs. *information nouvelle* : *thème* vs. *rhème* ; *topique* vs. *commentaire* ; *présupposition* vs. *focus*.

Pragmatique et relations sociales introduit à la problématique des stratégies de politesse. Un *principe de politesse* est explicité disant qu’il faut, dans la conversation, minimiser l’expressions des pensées impolies et maximiser l’expression des pensées polies avec, comme maximes : le tact, la générosité, l’approbation, la modestie, l’accord et la sympathie. (p. 180). Il va de soi que ces lois de la politesse doivent, paradoxalement, aller de pair avec le principe de coopération et ses quatre maximes. Ce qui laisse à penser que la communication entre les humains ne peut être que très complexe, voire, parfois, compliquée. Et, ce qui complique encore la chose, ce sont les problèmes qui apparaissent dans les entretiens *inter culturels*, où chaque communauté a développé d’autres habitudes communicatives, plus explicites ou moins explicites. De nombreux exemples sont offerts au lecteur pour comprendre ces différents styles communicatifs.

Pour introduire à la *théorie de l’esprit*, le chapitre *Pragmatique et cognition* explique qu’il s’agit, pour cette théorie assez récente, de décrire et d’utiliser « la capacité d’attribuer aux autres des états mentaux comme les croyances et les désirs » (p. 209), dans un raisonnement inférentiel qui permet la compréhension des intentions réciproques des interlocuteurs. Sont détaillées de nombreuses expérimentations qui ont apporté des preuves à cette théorie, incluant l’acquisition des capacités mentales des

enfants. Une notion intéressante est avancée dans cette perspective d'étude, qu'on a appelée *vigilance épistémique*, consistant à calibrer le niveau de confiance pour les interlocuteurs ou leurs affirmations. Cette compétence cognitive et communicative s'active lors d'informations censées être fausses (v. l'actualité de la problématique avec l'assaut des « fake news » dans les médias).

Le livre se termine, comme prévu, par un chapitre dédié à *l'interface sémantique-pragmatique* et veut donner une idée des frontières possibles entre les deux disciplines. Une première frontière est considérée à partir de l'opposition *code* (signification linguistique, ou ce qui est dit) vs. *inférence* pragmatique. Cette délimitation trop stricte a été révisée après des recherches constatant que la signification linguistique (par exemple, des pronoms ou déictiques ; ex. *Il est venu hier soir*) ne peut être simplement extraite par décodage, sans certains éléments appartenant au contexte (qui est « *il* » ?, ou : « *hier* » par rapport à quel jour ?). Cette intrusion pragmatique dans la langue est développée par Anscombe et Ducrot (1983) avec leur théorie sur des mots comme *peu* et *un peu* donnant des « orientations argumentatives » différentes aux énoncés dans lesquels ils fonctionnent. Or, cette *signification instructionnelle/procédurale* se situe au-delà des significations sémantiques, « de langue » (p. 207). Ainsi, une phrase comme *Tu ne vas pas mourir* dite par une mère à son fils qui est tombé veut communiquer plus que son sens littéral, celui de consoler son enfant. (p. 231) Et tout cela, grâce à des circonstances situationnelles où ce genre de phrases peut s'utiliser et engendrer, de la sorte, des implicatures. Les frontières entre la sémantique et la pragmatique s'avèrent, donc, floues, les études qui s'efforcent à leur donner des contours exacts ne faisant récemment que découvrir et documenter l'impossibilité de parler de la langue en dehors de son utilisation.

Et les auteurs de synthétiser, dans leur *Présentation générale* (p. 5) : « [...] l'ouvrage se veut un outil pédagogique et clair pour celles et ceux – étudiant(e)s, enseignant(e)s, praticien(ne)s en langue et linguistique, philosophie, psychologie, communication, sociologie – qui veulent se familiariser avec ces différents concepts ».

All links were verified by the editors and found to be functioning before the publication of this text in 2025.

DECLARATION OF CONFLICTING INTERESTS

The author declared no potential conflicts of interest with respect to the research, authorship, and/or publication of this review.

FUNDING

The author received no financial support for the research, authorship, and/or publication of this paper.

Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International License:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0>